

VAMPIRES

THIERRY JONQUET

VAMPIRES

roman noir

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-093245-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avertissement de l'éditeur

Thierry Jonquet m'a envoyé ce manuscrit, en cours d'écriture, au début de l'été 2008.

Une semaine à peine après son envoi, et mon coup de fil enthousiaste, il eut un accident vasculaire cérébral et ne put se remettre au travail. Il mourut l'année suivante, le 9 août 2009.

Au Seuil, avec Annie Morvan, après quelques mois de deuil et de peine, nous n'avons pas hésité longtemps à publier ce texte – dont le titre de travail était *Vampires*. Un texte qui rappelle, pour qui a lu *Mygale*, *Moloch*, *Ad vitam aeternam...*, combien le corps à la souffrance, l'immortalité, la mort, tout simplement, travaillaient l'imaginaire de Thierry Jonquet et le traversaient, lui et son œuvre, jusqu'à en être devenus l'une des lignes de force.

Certes, il s'agit d'un roman inachevé, et même largement inachevé, mais c'est aussi un texte très abouti, extrêmement écrit, à l'humour noir ravageur. Du Jonquet à son tout meilleur. Pourquoi le laisser dans l'ombre ? Pourquoi en priver ses lecteurs ? Parce qu'il les laissera probablement frustrés ? Tant pis. Ou plutôt tant mieux : mieux vaut un désir inassouvi qu'un plaisir assoupi. Les amoureux le savent bien, qui préfèrent rester frustrés que de voir leur passion se refroidir et s'éteindre. Et il faut

bien l'avouer : nous sommes encore très amoureux des livres de Thierry.

Après l'avoir lu, plusieurs de ses amis et proches ont tous eu la même réaction et nous ont encouragés à le publier.

Voici donc le dernier roman de Thierry Jonquet, une fable sur l'intégration, tout autant que sur le dépassement. Un chagrin face à la mouise, la misère des corps et des âmes, dissimulé derrière l'humour dont on dit qu'il est la politesse du désespoir. Un dernier hommage à l'humour noir qu'il aimait tant. Profitons-en !

Jean-Christophe Brochier

Prologue

Ce fut, par le plus grand des hasards, un immigré d'origine roumaine qui découvrit le corps, le 23 décembre 2007 aux environs de huit heures du matin. Un certain Razvan. Quarante-deux ans, sans-papiers, père de trois enfants, originaire de Timisoara. Il vivait avec quelques dizaines de ses congénères dans un bidonville en pleine expansion, à la lisière d'une commune de la grande couronne parisienne. Vaudricourt-lès-Essarts, trente-cinq mille habitants, située à l'extrémité d'une ligne SNCF à l'activité imprévisible – pannes aussi récurrentes que mystérieuses, grèves surprises qui jaillissaient comme des colombes du chapeau d'un illusionniste, suicides inopinés de voyageurs –, mais qui déversait, vaille que vaille, chaque matin, son lot de travailleurs au cœur de la capitale pour les récupérer le soir à la gare Saint-Lazare, à un rythme tout aussi aléatoire, perclus de fatigue, moulus de lassitude, afin qu'ils aillent reconstituer leur force de travail à l'abri de leurs cités-dortoirs.

Pas folichon, le décor. Pas marrant du tout. Merdique, pour tout dire. Razvan s'était imaginé la France bien différemment. Il en avait tant rêvé, en contemplant les dépliants publicitaires, chez lui, à Timisoara. Les Champs-Élysées, la place de la Bastille, le château de Versailles, Euro Disney et tutti quanti. Il avait montré ces gravures

de contes de fées à ses gosses. Le réveil n'en avait été que plus brutal. Sa marmaille en nourrissait une rancœur certaine à son égard, surtout concernant Mickey. Il avait fallu déchanter. Razvan n'attendait pas de miracles de ce pays de cocagne, simplement une petite, toute petite place au soleil, un peu de quiétude. En trimant dur, cela allait de soi. Mais rien, la France n'avait strictement rien à lui offrir et en retour n'attendait rien de lui. Rien. Dès lors, que faire ? Envoyer ses garçons mendier dans le métro, ou se joindre aux gangs qui partaient détrousser les touristes japonais dans les allées des jardins du Louvre ? Razvan avait refusé cette solution de facilité. Anton, le caïd qui régnait en despote sur le bidonville où il avait trouvé refuge, ne s'était pas privé de lui glisser une autre suggestion dans le creux de l'oreille : Roxana, sa fille aînée, presque quatorze ans, pouvait faire un carton sur les boulevards des Maréchaux... Dès la nuit tombée, il y avait du fric à palper, en abondance, un gisement d'euros en billets sales, certes, mais quasi inépuisable ! Pas facile, cela dit, avec la concurrence des Gabonaises ou des Chinoises, mais si la petite en voulait, c'était gagné.

– Pas question qu'elle se fasse enfileur, comme toutes ces salopes, hein ? Si tu veux, c'est moi qui lui apprends à sucer, comme ça, t'es tranquille ! avait proposé Anton. Ta femme, elle, elle est plus trop présentable, tu le sais mieux que moi, pas la peine de te faire un dessin... Sois lucide : ta fille, c'est ton seul capital !

Razvan lui avait collé son poing dans la gueule avant de regagner la cabane dans laquelle lui et les siens survivaient. Lucica, esquintée par ses grossesses et notamment une césarienne qui avait failli tourner au désastre, l'aînée, Roxana, et les deux cadets, Sandu et Gili. La cabane ? Un amas de planches surmonté d'une plaque de tôle ondu-

lée, quelques cartons en guise de vitres pour garnir les fenêtres. Trois matelas mités, une brassée de bassines en plastique pour récupérer l'eau de pluie, un réchaud Butagaz, une batterie de casseroles, sanisette à l'air libre au fond du terrain vague, mais le voisin, assez démerdard, était parvenu à brancher une ligne électrique à partir d'un abribus, si bien que toute la petite communauté bénéficiait de la télé, un poste cacochyme qui crachait des effets larsen en veux-tu en voilà, mais permettait malgré tout de capter des nouvelles du vaste monde.

C'est ainsi que Razvan apprit que la solution à tous ses problèmes résidait peut-être dans une nouvelle fuite, vers le nord-ouest, toujours : l'Angleterre, que l'on disait bien plus accueillante que la France. Dans le Pas-de-Calais, à Sangatte, on pouvait risquer le coup, en misant sur la patience. Des passeurs promettaient de trouver une place dans un camion embarqué sur un des cargos qui effectuaient quotidiennement la traversée Calais-Douvres. Séjour en cabine frigorifique avec risque de crever d'hypothermie, croisière dans la cale emplie à ras bord de conteneurs douteux, mal de mer garanti, et, comme lot de consolation si ça tournait mal, comité d'accueil avec distribution gratuite de coups de pied au cul et retour en charter dans le pays natal...

Razvan n'avait plus rien à perdre, au propre comme au figuré. D'autant qu'après l'explication houleuse avec Anton à propos du devenir professionnel de la petite Roxana, ses jours étaient comptés dans le bidonville de Vaudricourt-lès-Essarts... À présent que le monarque de la cour des Miracles avait édicté sa sentence concernant le plan de carrière de la gamine, mieux valait ne pas trop s'attarder dans les parages. Une simple question de prévoyance. En quittant Timisoara, Razvan et son épouse avaient bénéficié du soutien de toute la famille, jusqu'au

dernier cousin par alliance, afin de constituer un petit bas de laine. À charge de revanche : une fois confortablement installé en France, le couple ferait venir les uns, les autres, et les aiderait, les guiderait dans leur nouvelle vie... Sept mois plus tard, ledit bas de laine était réduit à néant. Il n'était plus temps de tergiverser. Razvan, au comble de l'angoisse, sentait la pointe d'un poignard lui meurtrir le creux des reins.

*

Oui, ce fut donc Razvan l'émigré roumain qui découvrit le cadavre, par le plus grand des hasards. Un hasard à double tranchant, pourrait-on dire. Un hasard capricieux, ce qui arrive souvent, tous les connaisseurs le savent. Le fait que Razvan fût roumain constitua en quelque sorte un « plus » dans cette sinistre affaire. Dès le premier coup d'œil porté sur les chairs suppliciées, il fut en mesure d'apprécier à quel point le sort s'acharnait sur lui, malheureux natif de Timisoara. À quelques jours près, voire à quelques heures, peu importe, la veille, le lendemain, qu'à cela ne tienne, la poisse se serait abattue sur un autre crève-la-faim, bulgare, béninois, tamoul ou kurde, autant de candidats au départ vers Sangatte, son climat riant, ses dunes parsemées de détritiques et battues par les embruns. Lequel crève-la-faim se serait enfui tout aussitôt, pour tracer la route de toutes ses forces, au grand galop. Mais pas Razvan. Qui, comme foudroyé, tomba à genoux et s'inclina face contre terre les bras en croix en récitant quelques bribes de prières oubliées depuis son enfance, mais qui surgirent intactes du fond de sa mémoire...

*

Ce matin-là, bien avant l'aube, Razvan avait quitté les siens blottis les uns contre les autres dans la cabane, pour s'éloigner du bidonville. Une hachette à la main, un sac de toile de jute grossièrement noué en bandoulière autour du torse, il s'était mis en marche, dans la froidure qui pinçait les oreilles et donnait l'onglée. En veillant à ce que personne ne le suive... Depuis une dizaine de jours en effet, il avait repéré un hangar à l'abandon, à un kilomètre au nord de Vaudricourt-lès-Essarts. L'entrepôt d'une ancienne société de transport ayant fait faillite. À la recherche de métaux, de câbles électriques à récupérer pour les revendre à qui en voudrait, ce qui était loin d'être évident. Dans ses pérégrinations matinales, Razvan avait fait chou blanc. Pardi, d'autres avaient eu la même idée, bien avant lui, si bien que le hangar était dépouillé de la moindre tige de ferraille récupérable ! Par contre, sous un amas de bâches goudronnées à demi colonisées par la mousse et le lichen, et même recouvertes de quelques bouquets d'orties, il avait déniché un tas de palettes dont le bois était presque sec. De quoi entretenir un feu devant sa cabane, et sécher le linge que Lucica lavait à l'eau froide de ses mains trop tôt ridées et abîmées de gerçures. Un véritable trésor. À l'aide de sa hachette, sans épargner sa peine, Razvan réduisait les palettes en charpie, enfouissait sa récolte dans son sac de toile de jute et regagnait sa cabane, toujours en prenant soin de ne pas se faire repérer. Le tas de palettes était imposant et garantissait quelques semaines de flambées. Après chacune de ses visites, Razvan prenait soin de remettre les bâches en place afin de protéger son pauvre bien de convoitises importunes... Au bidonville, personne ne se faisait de cadeaux : on lui jetait des regards troubles chaque fois qu'il aspergeait de quelques giclées d'essence ses résidus de palettes avant d'agiter son

briquet. Le caïd Anton, qui jouissait de ses aises dans sa caravane, était à l'abri de ces misérables jalousies. Chez lui, il faisait bon grâce à un réchaud au fuel conquis de haute lutte à la suite d'une expédition punitive menée quelques mois plus tôt contre un clan tzigane ayant eu l'impudence d'élire domicile dans les parages.

*

Ce matin-là, dès qu'il approcha du hangar, Razvan fut intrigué par les lueurs qui en provenaient. Il crut tout d'abord à une hallucination, une sorte d'illusion d'optique. La fatigue d'une nuit sans sommeil, un sortilège des mauvais génies qui hantaient ses cauchemars... Il faisait encore nuit noire et, à quelques centaines de mètres, le ruban d'asphalte de l'autoroute frémissait comme à son habitude, hérissé de pylônes luminescents, joliment décoré de panneaux publicitaires aux couleurs enchanteresses. Les voitures des banlieusards filaient déjà vers Paris, en rangs serrés, laissant derrière elles des sillons de lumière. Chaque matin, avant ses incursions dans le hangar, Razvan ne pouvait s'empêcher de marquer une halte au sommet de la colline qui surplombait un virage. Les yeux écarquillés, il fixait, incrédule, ce spectacle féérique qui imprégnait sa rétine jusqu'à ce qu'elle en fût éblouie. Les larmes roulaient sur ses joues ; il sentait sa gorge se nouer à la contemplation de tant de splendeurs.

Ce matin-là, ses yeux s'accoutumèrent de nouveau à l'obscurité ambiante dès qu'il eut détourné la tête. La silhouette du hangar se dressait à quelques dizaines de mètres. Entourée de carcasses d'engins de terrassement, de camions, abandonnées dans les parages, à demi désossées, minées par la rouille, saccagées par les pillards,

comme autant de monstres incongrus, témoins d'une quelconque préhistoire, vestiges obstinés de temps à jamais révolus. Oui, ce matin-là, Razvan se frotta les paupières, incrédule.

Il n'avait pas rêvé.

Une lumière falote provenait de l'intérieur du hangar. Évanescence, qui vacillait au gré des caprices d'un vent aussi léger que glacial, et semblait mourir avant de renaître tout aussitôt. Une lumière qui n'annonçait rien de bon, bien au contraire. La promesse d'une menace. Surgie des profondeurs de son crâne, une voix sépulcrale lui intima l'ordre de déguerpir au plus vite, celle de saint Basile, envers lequel Lucica son épouse tant aimée nourrissait une véritable dévotion... Un avertissement qu'il refusa d'entendre. Sa curiosité était trop forte.

Emporté par son élan, il franchit les quelques mètres qui le séparaient de la bâtisse. Il y pénétra. Des cierges. Des dizaines de cierges d'un calibre colossal et longs de plus d'un mètre cinquante se consumaient, certains fichés à même le sol, formant un grand cercle, la base engluée dans une gangue de cire fondue qui dégoulinait goutte à goutte du sommet pour se perdre en rigoles figées comme de la lave, d'autres perchés sur des parpaings que l'on avait soigneusement assemblés et recouverts d'un drap noir pour former une sorte d'autel.

Un autel, oui. Comme à l'église. Mais saint Basile n'aurait guère goûté le spectacle qui y était donné, et encore moins la liturgie à laquelle les officiants de la cérémonie s'étaient livrés. À genoux, le front contre le sol de béton recouvert de givre, les bras en croix, Razvan chuchota ses prières pour tenter d'oublier ce qui se dressait au centre du cercle, face à l'autel. Il resta ainsi, prostré, de longues minutes, puis lentement, très lentement, sa main droite opéra une reptation – un doigt après

l'autre, le majeur hardi, volontaire, en avant-garde, le pouce puis l'index pas trop pressé de suivre le mouvement, l'annulaire et l'auriculaire en serre-file – pour empoigner la hachette qui avait chuté à terre. Il en agrippa convulsivement le manche, paré à se défendre, à vendre très cher sa peau, même si elle ne valait pas grand-chose, à combattre avec la dernière des énergies. Au prix d'un effort intense, il se redressa, les genoux flagéolants, le corps agité de spasmes. Il s'abstint de relever la tête, le menton fiché sur le sternum, et quitta le hangar à reculons, à pas menus tout d'abord. Et soudain, d'une rotation puissante du bassin, il opéra un demi-tour et s'enfuit à toute allure. Sa hachette à la main, qu'il agitait en moulinets frénétiques au-dessus de sa tête, il dévala la pente menant au hangar. Il ne se rendit même pas compte qu'il s'était mis à hurler, non des paroles cohérentes, une quelconque supplique à saint Basile, par exemple, mais simplement des cris inarticulés inspirés par une terreur surgie du fond des âges. Une terreur typiquement, indiscutablement, fatalement roumaine, puisque le hasard, on le sait, en avait décidé ainsi.

Ce n'était vraiment pas son jour de chance : alors qu'il parvenait, hors d'haleine, à proximité du bidonville, s'époumonant comme un damné, il aperçut les lueurs des phares des camionnettes d'une escouade de CRS qui avaient encerclé le campement et procédaient manu militari à l'évacuation de ses occupants. Sa survenue inopinée, la hachette à la main, provoqua un certain émoi. Pour la faire courte, disons que les CRS se laissèrent aller à un mouvement d'humeur bien compréhensible.

*

Razvan ne se réveilla que quelques heures plus tard, sur un lit d'hôpital, la tête enturbannée de pansements. Il balbutiait et se signait par saccades, sans relâche, du bras gauche, le droit ayant subi quelques dommages lors de son arrestation. *In nomine patri, et filii, et spiritus sancti*, avec retour immédiat à la case départ, *in nomine patri*, etc. Le médecin qui l'examina après qu'on eut réduit ses fractures et soigné ses hématomes au visage attesta de son bon état de santé général, sous réserve de troubles psychiatriques qui échappaient à ses compétences. Les CRS, dont la vocation à mener des enquêtes criminelles ne fait pas débat, avaient regagné l'autre extrémité du département, déjà occupés à réprimer une manifestation étudiante. Le caïd Anton, Lucica, ses bambins ainsi que les autres occupants du bidonville, une bonne quarantaine de pèlerins au total, avaient abouti dans un centre de rétention en attendant leur expulsion du territoire national, mais la bureaucratie étant ce qu'elle est, le cas Razvan restait à régler.

Aggresser le commandant d'une compagnie de CRS à l'aide d'une hachette relève de la faute de goût, sinon de la bourde, même pour le moins aguerri des clandestins. Si bien qu'au lieu d'aller sagement rejoindre ses congénères, Razvan grippe, tel un grain de sable, la belle machine judiciaire. Un des substituts du procureur qui assurait la permanence dans le département se rendit à l'hôpital, pour la forme. Inutile de se faire la moindre illusion, le pauvre bougre allait goûter de la prison, pour quelques semaines ou quelques mois, c'était plié. Avant de récupérer sa douce moitié et sa marmaille à Bucarest. La bonne entente avec les CRS, ces soutiers de la répression, ces prolétaires du coup de matraque que l'appareil judiciaire exploitait sans vergogne, était à ce prix.

*

Le substitut se nommait Valjean. Guillaume Valjean. À sa naissance, ses parents, un couple d'instituteurs soixante-huitards, farouchement laïcs et vaguement trotskisans, s'étaient longuement interrogés à propos du choix du prénom à donner à leur rejeton. Oh, la tentation les avait bien effleurés, on était dans les années soixante-dix, l'avenir semblait rose, la mode était à la lutte contre les injustices, alors Jean, oui, Jean Valjean, pourquoi pas ? Mais au dernier moment, à la mairie, les géniteurs avaient renoncé. Guillaume, ce serait Guillaume, en souvenir d'un arrière-grand-père, mutin à Craonne, en 1917, qui avait laissé sa peau face au peloton d'exécution. Un tel patronyme, une telle hérédité, on le conçoit aisément, ça vous façonne un destin.

Bon sang ne saurait mentir. Alors qu'il eût pu régler le dossier sur la simple base des rapports de police et du certificat médical, bien au chaud à l'abri de son bureau du palais de justice, Valjean décida de se rendre à l'hôpital. Dès qu'il eut franchi le couloir qui menait à la chambre de Razvan, il entendit les hurlements.

– Tepes ! Vlad Tepes ! Tepes ! Vlad Tepes !

Razvan ne cessait de hululer cette plainte obsédante entre ses lèvres tuméfiées.

– Il beugle comme ça depuis ce matin, lui confia l'infirmière. On n'y comprend rien, c'est du roumain, alors hein, forcément... faut pas trop nous en demander, non plus !

Elle était fatiguée.

– Tepes ! Vlad Tepes ! Tepes ! Vlad Tepes !

Valjean pénétra dans la chambre, et considéra avec mansuétude le visage de l'homme épuisé qui lui faisait

face. Un condensé d'injustice, de malheur. La poisse à l'état brut. Un pipeline de malchance prêt à se déverser sur le plus malheureux de ses semblables.

– Tepes ! Vlad Tepes ! Tepes ! Vlad Tepes ! hurla de nouveau Razvan.

– Et rebelote, soupira l'infirmière en réglant la perfusion.

Valjean, on n'en attendait pas moins de lui, se démena tant et plus pour faire venir un traducteur. Il lui fallut patienter. Deux heures. Le tamoul ou le tché-tchène, d'ordinaire, ça traîne, le gagaouze, n'en parlons pas, mais le roumain, il le savait, ça pouvait aller plus vite.

*

– Alors, qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Valjean, sitôt que l'interprète l'eut rejoint.

– Tepes, Vlad, Tepes, c'est pourtant assez simple.

– Mais encore ? insista Valjean, saisi d'une pointe d'impatience. Traduisez, vous êtes là pour ça ! C'est quoi, *Tepes, Vlad Tepes* ?

– Ce n'est pas... quelque chose, monsieur, c'est... c'est quelqu'un ! murmura le type, épouvanté, en esquissant un geste étrange, furtif, rapide.

Un signe de croix. Sur son front, ses lèvres, son cœur.

*

Les abords du hangar. Vingt heures, le 23 décembre 2007. Soit un tour de cadran après l'arrestation de Razvan Donescu par les CRS sur le terrain du bidonville. La nuit était de nouveau au rendez-vous. Opaque, gluante.

L'interprète avait fait son boulot. Razvan, rasséréiné par cette voix qui lui parlait en confiance, était parvenu à se calmer, à livrer un récit à peu près audible de ce qu'il avait vécu, depuis son départ de Timisoara, son arrivée à Paris, ses mésaventures avec Anton, et surtout, surtout, son incursion dans le hangar, le matin même. De la main gauche, il avait réussi à dessiner un plan assez succinct... Le terrain du bidonville, la courbe de l'auto-route, la colline, le hangar. Le plus nul des scouts s'y serait retrouvé. Valjean, durant son adolescence, n'avait pas fréquenté les scouts, mais les Vaillants, leur équivalent stalinien. Et encore, juste deux ou trois mercredis. Il y avait prescription.

Sur la simple foi des dires de Razvan, Valjean avait mobilisé une équipe de la Brigade criminelle et un médecin légiste. Il n'en menait pas large. Soit il s'était fait mener en bateau en donnant crédit au délire d'un cinglé, auquel cas sa hiérarchie ne manquerait pas de lui remonter les bretelles, soit il avait levé un gros, un très gros lièvre.

*

– On y va..., énonça simplement le substitut en fixant le hangar.

La lueur continuait d'y trembloter, aussi opiniâtre qu'énigmatique.

Les enquêteurs progressèrent, prudemment. Un à un, ils pénétrèrent dans la bâtisse. Découvrirent la scène macabre, l'autel, les cierges qui n'avaient toujours pas fini de se consumer. Les organisateurs de la cérémonie n'avaient mégoté ni sur la quantité ni sur la qualité...

Valjean suivit le mouvement et balaya l'espace d'un regard panoramique, sans parvenir à réprimer un haut-le-cœur.

– Mon dieu... murmura-t-il sobrement, en dépit des solides convictions anticléricales héritées de ses parents.

L'équipe de l'Identité judiciaire attendait qu'il donne le signal pour débiter les investigations, mais, au vu du spectacle, personne n'était franchement pressé. Valjean entendit la respiration saccadée du légiste, tout près de lui. Son haleine dessinait des arabesques de buée dans l'air glacé. Un certain Pluvinage, personnage pittoresque, poète à ses heures, esthète féru des textes des expressionnistes allemands, Ernst Stadler, Bruno Schön-lank, Else Lasker-Schüler et autres Richard Oehring, autant de noms tombés dans l'oubli près d'un siècle plus tard.

Ce n'était pas la première fois qu'ils allaient ensemble à la pêche au cadavre dans un quelconque recoin du département ; ils se connaissaient bien, s'estimaient et formaient un curieux couple. Valjean, très grand, sec et osseux, au visage taillé à la serpe, économe de ses gestes, dominait Pluvinage de toute sa hauteur. Le légiste était court sur pattes, ventru, et son visage cramoisi par la couperose était sans cesse agité de tics alors que celui du substitut restait figé dans une attitude d'impassibilité.

– C'est mon premier... murmura Pluvinage, avec une pointe d'émerveillement dans la voix.

– Pardon ? demanda Valjean, les yeux rivés sur le corps perché à plus de deux mètres du sol, derrière l'autel.

– Mon premier empalé... précisa Pluvinage. En trente ans de carrière, je croyais avoir tout vu ! Les noyés, les pendus, les gars cisailés à l'arme blanche, ceux déchi-quetés à la chevrotine à bout portant, les bébés planqués dans le congélo, tout, je vous dis, mais un empalé, un vrai, jamais...

– Parfait, rétorqua Valjean, comme ça, au moins, vous m'éviterez le bizutage...

– Je peux ?

Pluvinage désignait l'autel, le cercle de cierges, le pal qui supportait le cadavre. L'impatience le faisait trépi-gner. Il dut ronger son frein. On installa des projecteurs. Les photographes de l'IJ devaient d'abord mitrailler la scène sous toutes ses coutures, les techniciens procéder au relevé d'empreintes éventuelles de pas sur le sol pour ne pas laisser filer une chance de remonter une piste. Sans compter la cuisine ADN. Deux longues heures qui mirent à mal le système cardiaque du bon docteur Pluvinage, victime d'une poussée d'adrénaline accompagnée de tachycardie... et enfin, enfin, il put satisfaire sa convoitise : s'approcher du corps ! En faire le tour, en palper la peau de ses mains gantées de latex.

– Fantastique, fantastique, s'écria-t-il en direction de Valjean, cet empalement s'est déroulé dans les règles de l'art !

– Voilà bien une consolation ! acquiesça le substitut.

Le pal lui-même, un pieu de bois d'une hauteur d'environ trois mètres et d'un diamètre de cinq centimètres dans sa partie encore visible, était encastré à sa base dans un socle de béton, une galette qui devait peser dans les trois cents kilos, afin d'en garantir la stabilité.

Le corps d'un homme d'une trentaine d'années y était embroché. Nu. Sans entrave aucune. Elles n'auraient pas été nécessaires : une fois le supplice entamé, le malheureux n'avait aucune chance de se dégager, quels que fussent ses efforts pour y parvenir. Au contraire, ses mouvements désordonnés, engendrés par une douleur insoutenable, ne contribuaient qu'à accentuer des souffrances pour ainsi dire exponentielles.